

faire tuer sur place le prisonnier, soit pour le séparer de ses compagnons et permettre, quelque jour, de le faire plus aisément disparaître. Lui mort, les autres condamnés seraient graciés ; car c'est lui que l'on veut garder en prison et l'on n'ose pas gracier les autres sans lui que l'on sait le moins coupable et qui est venu, spontanément, se soumettre au jugement. Un fait reste certain et il est troublant : on a tenté de tuer le prisonnier.

Comment expliquer un tel acharnement ? Faut-il y voir seulement un effet de cette « malédiction paternelle » promise par le Prince aux audacieux qui troubleraient son rêve idyllique de constitution patriarcale ? Ses conseillers actuels seraient-ils parvenus à lui faire voir, en Radovitch et ses amis, les ennemis de sa gloire et de sa grandeur, acharnés à le diminuer, à le reléguer dans l'impuissance pour gouverner sans lui ? Ou bien faut-il, éclairant le présent par le passé, chercher, dans les anciennes mœurs des clans de la montagne, l'origine psychologique de ces tristes événements ? Le pouvoir, au Monténégro, est héréditaire de fait, mais les *vladikas* et, après eux, Danilo, mort sans enfant, ont toujours désigné leur successeur. Le prince Nicolas, qui veut assurer l'hérédité dans sa lignée, redouterait les autres branches de sa famille, et particulièrement son cousin germain Bojo Petrovitch, dont le caractère et l'intelligence sont appréciés de tous les Monténégrins. Un jour, à la chasse, en présence de membres du corps diplomatique, le Prince, s'asseyant, se plaignit de souffrir du pied et demanda à son cousin de lui tirer sa botte : Bojo pâlit et s'exécuta. On se souvient que la candidature de Bojo Petrovitch fut mise en avant pour la fonction de haut-commissaire des puissances en Crète ; le Prince permit à son cousin d'accepter, mais à la condition qu'il renoncerait à la nationalité monténégrine et à ses droits de membre de la famille princière.